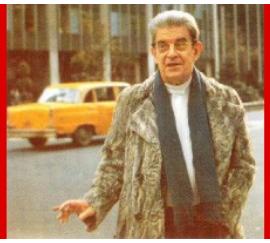
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **773** – Lundi 30 avril **2018** – 05 h 54 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Débrouiller

EN AVANT

Quoi de neuf sur le mariage ?,

***Familles : question cruciales*, la chronique d'Hélène Bonnaud**

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Du signe, Dialogue sur le film « Signer »,

par Nurith Aviv et Eric Laurent

LACAN COTIDIANO N° 38

Santiago Castellanos, Alicia Yacoi

Quoi de neuf sur le mariage ?

« Familles, questions cruciales », la chronique d'Hélène Bonnaud

Alors que se fête le cinquième anniversaire de la loi sur le *mariage pour tous* votée le 23 avril 2013, ouvrant aux personnes de même sexe le droit au mariage et à l'adoption, de nombreux articles de presse indiquent qu'elle est désormais pleinement adoptée par les Français. Cette avancée montre qu'une loi peut finalement agir et ouvrir largement les esprits à une conception nouvelle de la société. Selon plusieurs sondages récents, les Français considèrent qu'il n'y a pas de différence entre les couples homos et hétéros. « 60% sont favorables à l'ouverture de la PMA aux femmes en couple homosexuel, tout comme aux femmes seules. Plus surprenant encore, 55% d'entre eux sont aussi favorables à la gestation pour autrui. Une révolution des mentalités, au pays des réticences éthiques et de la crainte de toute marchandisation de la procréation » (1), relate *L'Obs*.

Les nouveaux couples homosexuels, quant à eux, sont satisfaits et reconnaissent que cette légalisation leur a permis une meilleure insertion dans le tissu social. Plus besoin de se cacher ou d'inventer des modes de vie parallèle, la loi donne une permission qui a changé le rapport de chacun à son homosexualité. Autrefois vécue comme une malédiction ou un symptôme qu'il fallait soit normaliser soit accepter, elle est aujourd'hui ressentie comme une condition de sa sexualité. Cet impact de la reconnaissance par la légalisation a définitivement mis un arrêt sur toute conception de l'homosexualité comme une pathologie ou une transgression.

S'appuyer sur la lecture que donne le tableau de la sexuation (2) de Lacan permet de ne pas confondre sexe et orientation sexuelle. Cependant, chacun est pris dans les constructions et les idéaux de l'époque dans laquelle il se trouve et certains psychanalystes n'ont pas toujours échappé aux discours établis. Cela montre que la thèse de Lacan sur le rapport sexuel qui n'existe pas (3) était très en avance sur son époque.

La loi sur le *mariage pour tous* est venue indiquer qu'une évolution était en marche, et cinq ans après, les différents sondages le confirment. Selon Irène Théry interviewée par *Le Monde,* cette avancée s'enracine dans un changement de conception du mariage. Anciennement, « jusque dans les années 1970, le mariage rendait impossible l'idée même de reconnaître l'union de personnes de même sexe puisque son sens premier était "*la présomption de paternité*" : sa raison d'être était de donner un père aux enfants mis au monde par les femmes. Mais en 1972, la loi a établi que les enfants nés hors mariage auraient les mêmes droits que les enfants dits légitimes » (4) Dès lors, le mariage se sépare de la question de la paternité. Il concerne essentiellement un lien de couple.

Renouveau du mariage

Le mariage homosexuel a sans doute redonné une certaine vitalité à cette institution du mariage, souvent reléguée à une tradition ancestrale peu adaptée aux modes de vie actuels - de nombreux couples lui préférant le PACS. N'oublions pas que les statistiques (5) en matière de divorce montrent l'échec plus ou moins attendu de la vie de couple. Même Jean d'Ormesson reconnaissait, à la fin de sa vie, que, vivant de plus en plus vieux, il paraît incongru de rester toute sa vie avec une seule femme, mais avec son humour de dandy, il faisait tout de même le constat que « le mariage, c'est quarante mauvaises années à passer et puis après, c'est épatant. La vie devient délicieuse à partir de soixante ans » (6).

Pour la plupart, jeunes et vieux couples confondus, la séparation est inscrite sur le ticket du mariage, mais elle est aussi devenue tellement banale qu'on peut l'ignorer ou se dire que l'avenir a toujours une part de surprise, bonne ou mauvaise. Vivons au jour le jour. Notre époque est marquée par la facticité des liens et le caractère éphémère de tout choix. Pas de garantie, pas de vérité absolue, pas de promesse éternelle. L'ordre symbolique du mariage persévère, mais sans sa dimension religieuse ou morale. Reste la fête puisque le mariage reste un moment où familles et amis sont invités autour du couple qui s'unit à célébrer joyeusement leur passage de célibataires à conjoints, signifiant on ne peut plus ringard, mais qui garde sa valeur juridique. En célébrant leur union, les homosexuels ont le sentiment d'être à présent à égalité avec les hétéros et jouissent pleinement de ce pas sociétal, qui leur donne un statut de droit et une reconnaissance qui les libère de plusieurs siècles de repli, de honte et d'exclusion.

Un enfant pour qui, à qui, de qui ?

Cependant, malgré ces avancées, la question de l'enfant reste l'enjeu actuel du droit à devenir parents pour les couples homosexuels. En effet, François Hollande, dans de récentes déclarations (7), regrette de ne pas avoir tenu sa promesse de campagne de 2012 d'autoriser les femmes lesbiennes et célibataires à recourir à la PMA, les obligeant à se rendre à l'étranger lorsqu'elles désirent avoir un enfant. S'il a reculé, c'est en raison de la virulence du mouvement de la *Manif pour tous* qui s'opposait au mariage des homosexuels ainsi qu'à leur droit à l'adoption, et continue à militer contre toute conception d'enfant pour les couples homos.

Pourtant, du point de vue juridique, les couples homosexuels mariés bénéficient des mêmes droits que les couples hétérosexuels. Reste le réel de la biologie qui, pour les premiers, vient faire barrage à toute possibilité de grossesse sans l'aide de la science. Dès lors, la décision d'ouvrir la PMA à *toutes les femmes*, quelle que soit leur orientation sexuelle, relève d'un acte politique.

Aujourd'hui, alors que s'ouvrent cette semaine les États généraux de la bioéthique, qui vont donner lieu à de nombreux échanges, conférences, débats, témoignages sur la question de l'ouverture de la PMA aux femmes lesbiennes et célibataires, les tenants de la *Manif pour tous* sont sur le pied de guerre, dénonçant une « PMA sans père » (8).

Cette formule négative est l'expression d'une position irréductible quant à la suprématie du couple hétérosexuel qui, soit dit en passant, n'est pas prêt de disparaître et reste le modèle de toutes les formes parentales à venir.

Elle se fonde sur une croyance inébranlable en la puissance biologique de la différence des sexes. Elle refuse de situer l'enjeu qu'est la parentalité, au-delà des attributions données par les deux sexes. La norme sous la forme « un papa et une maman pour chaque enfant » reste son plan d'attaque, ne voyant pas que rien n'empêche cette structure de fonctionner avec d'autres déterminants logiques.

Admettons-le, être parents ne s'apprend pas. On ne sait jamais quel père ou quelle mère on sera. Même quand les identifications les plus certaines sont solidement éprouvées, rien n'indique leur caractère automatique et vérifiable. C'est ce que nous apprend la clinique psychanalytique. Aussi, pour savoir si on sera « le bon père ou la bonne mère qu'on veut être », on continue à s'imaginer qu'avoir un enfant nous le dira… On appelle cela « le désir d'enfant » et il est au-delà des lois.

1 : Deffontaines C., Lepage E., « PMA, GPA : les Français sont pour ! », sur enquête L'Obs-BVA réalisée en févier 2018, L'Obs, 14 mars 2018, disponible ici

2 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore,* 1975, Paris, Seuil, leçon du 13 mars 1973.

3 : Cf. Lacan J., « Radiophonie » (1970), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 413.

4 : Théry I., propos recueillis par Pommiers E., *Le Monde*, 23 avril 2018, disponible ici

5 : 45% des couples divorcent, article disponible ici

6 : D'Ormesson J., propos recueil Servat S., *Gala*, 5 décembre 1977, disponible ici

7 : Vandekerkhove Ch., « Hollande regrette de ne pas avoir ouvert la PMA aux femmes célibataires et lesbiennes », bdfmtv.com, 23 avril 2018 disponible ici

8 : « La PMA sans père, une question sociale », 23 février 2018, www.lamanifpourtous.fr

48e JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

gai, gai, marions-nous !

La sexualité et le mariage
dans l'expérience psychanalytique

17 et 18 novembre 2018 – Palais des Congrès, Paris, Porte Maillot

ECF. ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE
1 rue Huysmans, 75006 Paris – Tél. (33) 01 45 49 02 68
www.causefreudienne.net – www.gaimarionsnous.com

Prochaines Journées

de l'École de la Cause freudienne

Qui croit encore que le mariage ait un fondement naturel ? Puisque que c'est un fait de culture, on s'adonne à l'invention. On bricole de toutes parts d'autres constructions. Ce sera mieux… ou pire.

Jacques-Alain Miller

Dans les conditions culturelles d'aujourd'hui, le mariage a cessé depuis longtemps d'être la panacée contre les souffrances nerveuses de la femme.

Sigmund Freud

Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusque et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage.

Jacques Lacan

Axes thématiques

Consentir, attendre, refuser
L'SK Beau
Être marié avec l'autre sexe
Mariage-nouage
Rester seul
Quand ça tient : à la vie à la mort
La satisfaction conjugale et ses paradoxes
Malaise sexuel dans le conjugo
Enfants de la désunion
Partenaires du mariage : phallus, symptôme, objet *a*, psychanalyste

gai, gai, marions-nous !

17 et 18 novembre 2018

Toutes les infos, toute la préparation en direct sur → ***www.gaimarionsnous.com***
Inscription en ligne → ***www.causefreudienne.net***
Suivez-nous sur → / Mail → ***contact@journeesecf.fr***

Conception graphique Justine Fournier

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Du signe
Dialogue sur le film « Signer » de Nurith Aviv

par Nurith Aviv et Éric Laurent

Éric Laurent — « Signer » nous fait découvrir un monde sur lequel il y a peu de fenêtres de cette qualité. Cette fenêtre contribue puissamment à « élargir notre conception des langues humaines », tel que Nurith Aviv formule l'ambition de son film.

Dès le début, nous sommes plongés *in medium res*, au milieu des choses : avec Emmanuelle Laborit, le titre « Signer » s'incarne ; elle nous confronte avec ce qu'est le fait de signer par un acte de traduction. La présentation des différentes façons de dire « bleu » à travers la planète-signes est évidemment une formidable entrée en matière dans la très grande variété des langues des signes. Elle me fait penser au grand livre de Michel Pastoureau, « Bleu : histoire d'une couleur » qui nous a donné accès à la variation historique de toute la sémantique du bleu dans notre civilisation. Il nous a aussi montré que, pendant toute l'antiquité, on est resté sans voir le bleu. Grâce à la façon dont Emmanuelle Laborit signe et à celle dont N. Aviv la filme, on découvre comment chaque signe « bleu » est relié à une civilisation. On essaie de deviner les liens qui nouent ce signe là à tout un arrière monde. Le bleu de la mer et du ciel de la Méditerranée n'est pas le bleu des Japonais et des Chinois. L'expérience du bleu de chaque culture nous devient sensible, palpable.

Jouissance de la voix

É. Laurent — La façon singulière dont le regard de N. Aviv se porte là-dessus est tout à fait importante car elle nous fait découvrir quelque chose, un objet saisissant : la voix des sourds. Le regard compte d'autant plus qu'il renvoie à un traitement spécifique de la voix. Ce film révèle une jouissance de la voix dont nous n'avons qu'une idée trop vague : la voix des sourds lorsqu'ils signent – ce que Gal a entendu derrière la porte lorsque ses grands-parents et leurs amis signaient. Voir ce son, c'est la révélation d'un évènement de corps inouï. C'est le fondement pulsionnel de la « culture des sourds » dont Gal parle de façon si convaincante. Découvrir cela met à la fois mal à l'aise et fascine.

Nurith Aviv — Plusieurs choses me viennent. Gal, quand il parle avec sa grand-mère, dit que c'est de l'autre pièce qu'il a entendu leur voix et c'est ce qui fait que, pour lui, la scène originaire n'est pas un regard, mais une voix.

C'était ma décision de départ de ne pas remplacer la voix des sourds par la voix du traducteur. Cette décision avait clairement pour but d'entendre le son de leur voix. Cela impliquait que, pendant que je tournais, je ne savais pas ce qu'ils disaient parce que je n'avais pas d'interprète. Ce qui a été travaillé le plus dans ce film, c'est le son – on a passé dix jours en studio à le travailler.

É. Laurent — C'est le dispositif que tu nous fais partager avec la circulation des iPads, on est pris dans le champ de disjonction entre l'image et le son. L'iPad est utilisé dans la famille pour soutenir la conversation par signes et l'articulation aux sons. Cette voix des sourds est un objet incroyable.

N. Aviv — Je voudrais faire un opéra avec ces voix.

É. Laurent — C'est un objet inquiétant. On le perçoit. C'est à la fois fascinant et étrange.

N. Aviv — Au fur et à mesure on s'habitue.

É. Laurent — On peut dire qu'on s'habitue, on peut aussi dire qu'on approfondit l'étrangeté. À mesure que ça devient plus familier, ça devient plus étrange. C'est tout le temps là. Cette sonorisation particulière rend cela très présent.

Bain de regards

É. Laurent — Extraordinaires aussi sont les conversations entre mères et filles. Elles présentent toute une variété de caractères à la fois : la tendresse, la complicité, l'enveloppement, l'attention. Une mère (sourde de naissance) montre à sa petite fille (qui ne l'est pas) le film qu'elle a réalisé, captivée, alors que sa fille n'avait que 10 mois : en présence et sous le regard du père (sourd), l'enfant apprend ses premiers mots, en signant. Nous circulons entre ces regards. Nous sommes immergés dans ce bain de regards, cette façon de communiquer qui fait communauté. C'est d'autant plus frappant qu'à la première génération, la grand-mère (seule enfant sourde de sa famille) regrette de n'avoir pas été prise dans ce bain de complicité avec sa propre mère (non sourde), peu encline à apprendre la langue des signes, ni pleinement avec sa fille, faute d'avoir elle-même suffisamment pratiqué la langue des signes.

N. Aviv — C'est cette façon de faire communauté qui va inventer la langue des signes israélienne qui n'existait pas au départ.

É. Laurent — Il y a un mélange des niveaux de langage, depuis la conversation la plus intime, intergénérationnelle, jusqu'au laboratoire de langues, présent dans tous tes films, qui nous mènent à la rencontre de linguistes absolument saisissants.

N. Aviv — Il faut que je te le dise, la première linguiste que l'on voit dans le film est morte il y a un mois ; je suis triste qu'elle ne soit plus parmi nous et heureuse qu'elle soit là, présente dans mon film.

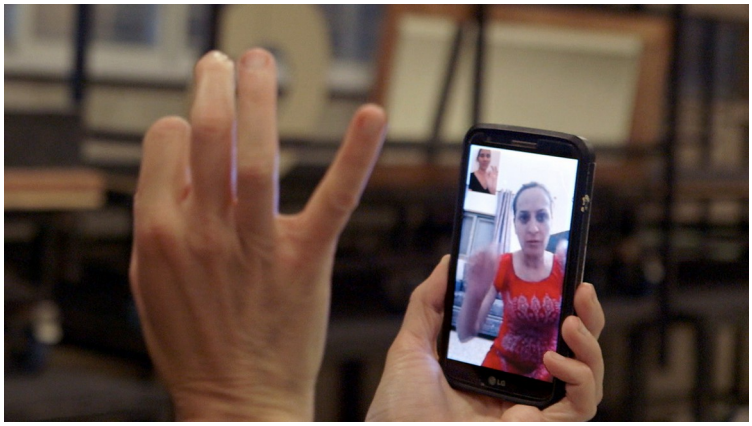
É. Laurent — L'hétérogénéité des niveaux de langue se double de celle des lieux, en un mélange non moins étonnant. La rencontre de la bohème berlinoise et du village de Kafr Qasim notamment.

N. Aviv — Oui, Daniel est allemand et vit à Berlin avec Meyad, née à Kafr Qasim. Sa mère est polonaise, son père, congolais ; ils sont venus en Allemagne parce que les écoles pour sourds y sont meilleures qu'en Pologne.

É. Laurent — Au cours de ces déplacements, de ces rencontres, s'invente une utilisation formidable des iPads, des iPhones par tes acteurs-personnages. Des dialogues de signes par Skype ou FaceTime peuplent le film d'écrans en abîmes.

N. Aviv — Cela remplace les fenêtres des films précédents. Mais ce sont de petites fenêtres…

É. Laurent — L'invention des fenêtres dans tes films est toujours surprenante. C'est une matérialisation du cadrage comme tel, une monstration de la fenêtre comme une chose fondamentale.



Enseignons-nous

É. Laurent — Je trouve que ton film devrait être montré dans toutes les écoles de psychanalyse et particulièrement à ceux qui s'occupent d'adultes ou d'enfants qui ont des difficultés avec la parole, dans les cas d'autisme et pas seulement.

N. Aviv — Les sourds n'ont pas de problème avec le langage.

E.L : Oui, mais il y a des sourds autistes, de même que l'on peut être sourd et névrosé, sourd et psychotique. Disons que les sourds ont les mêmes ennuis avec le langage que les autres. L'utilisation originale qu'ils font du montage des écrans transformés en instruments – d'une interaction beaucoup plus sophistiquée que le *selfie* propre à ceux qui, dans notre monde, ont un rapport normé au langage – peut donner plein d'idées à des thérapeutes pour entrer en rapport avec des sujets qui, eux, peuvent avoir des problèmes avec le langage d'un ordre un peu différent.

N.A : J'ai entendu dire que certains autistes qui ont eu affaire à la langue des signes ont pu dire des choses qu'ils ne pouvaient pas dire autrement. Des enfants entendants pour lesquels le langage est problématique ont trouvé un autre rapport au langage en passant par la langue des signes.

Le verbe contre le signe

É. Laurent — Le conflit entre l'oralité (obligation pour les sourds d'apprendre à parler) et la langue des signes (modalité du geste) a été très loin. Le livre récent d'un Américain, Gerald Shea (1) (malentendant, pas tout à fait sourd) montre, à travers l'histoire, les balanciers entre périodes où on forçait les sourds à parler et celles où on leur laissait un libre accès à la langue des signes. On apprend dans son livre que l'histoire d'Hélène Keller, sourde et aveugle depuis l'âge de 19 mois (2018 est le cinquantenaire de sa mort) a été délibérément enjolivée au point de frôler le faux. Nombre de ses écrits, tel le conte *The Frost King,* qu'elle aurait rédigé à onze ans, ont – semble-t-il – pour auteur sa tutrice Anne Sullivan. Son autobiographie de 1903 est dédiée à Graham Bell « qui a appris aux sourds à parler ». Lui-même a propulsé Hélène Keller dans un marathon de conférences pour tuer dans l'œuf la langue des signes aux États-Unis. Inventeur du gramophone et eugéniste, il s'opposait à l'usage de la langue des signes et voulait empêcher les sourds de se reproduire entre eux. Il visait leur normalisation pour éviter la création d'isolats de sourds. Il a donc beaucoup nui à leur langue. Elle fut réintroduite aux États-Unis par un Américain de retour de France après une visite à l'institut Saint-Jacques, lieu de transmission de la langue des sourds depuis 1755 grâce à l'Abbé de l'Epée, qui au XVIIIe siècle en avait saisi l'importance et l'avait systématisée. Les Américains ont ainsi récupéré le rapport au signe.

N. Aviv — La langue des signes américaine a, de ce fait, beaucoup de ressemblance avec la langue des signes française, alors qu'elle n'a aucun rapport avec la langue des signes britannique. C'est dire que ça ne passe pas par la parole, la langue des signes n'est pas une traduction de langues parlées. Pour des raisons historiques, la France a ainsi exporté la langue des signes française.

É. Laurent — Dans ton film, une sourde témoigne qu'on empêchait de signer dans la cour de récréation pour poursuivre, au-delà des heures de cours, l'effort de forcer la parole. C'est la version *soft* de l'interdit contemporain. Dans le livre de G. Shea, on apprend qu'au Moyen Âge, pour « ouvrir la parole » des sourds, on leur mettait des charbons brûlants dans la bouche. Au nom du texte sacré énonçant qu'« au début était le verbe », il fallait que tout le monde ait le verbe.

N. Aviv — À la suite du congrès de Milan, en 1880, la langue des signes fut interdite dans les écoles, dans toute l'Europe.

La grammaire des corps

É. Laurent — Dans le dossier de presse où tu présentes le film, tu dis que Lacan s'est séparé explicitement du lien entre langage et vocalisation, mais qu'il ne l'aurait dit qu'une fois, en 1963. Dans le Séminaire sur l'angoisse, il énonce : « Le langage n'est pas vocalisation. » (2)

N. Aviv — Il dit : « il y a d'autres voies que vocales pour recevoir le langage. Le langage n'est pas vocalisation. Voyez les sourds ».

É. Laurent — J'ajouterais que Lacan, dès le début de son enseignement, en 1954, dans son premier Séminaire, fait référence au langage des signes. Il fait référence à un traité de saint Augustin, *De Magistro*, un dialogue avec son fils de 17 ans, déjà un petit génie, malheureusement mort à 19 ans. Ce traité vise ce qu'est le langage. Saint Augustin y fait

référence à la langue des signes. Le R.P. Beirnaert qui exposait le texte au séminaire de Lacan le dit ainsi : « *Augustin demande à son disciple s'il a bien examiné les sourds qui communiquent par geste, avec leurs congénères. Et il montre que, dans ce langage, ce ne sont pas simplement les choses visibles qui sont montrées, mais aussi les sons, les saveurs, etc.* » (3) Lacan souligne : « Exemples de deux signes qui ne sont pas *verba* — *gestus* et *littera*. Ici, saint Augustin se montre plus sain que nos contemporains ; dont certains en arrivent à considérer que le geste n'est pas d'ordre symbolique, mais se situe par exemple au niveau d'une réponse animale. Le geste ainsi ferait objection à notre thèse que l'analyse se passe tout entière dans la parole. *Et les gestes du sujet ?* disent-ils. Or, un geste humain est du côté du langage et non de la manifestation motrice. C'est évident. » (4)

Lacan reprendra l'exemple des sourds qui témoignent qu'il y a des catégories de signes qui ne passent pas par la parole dans son Séminaire III sur les psychoses : « C'est encore plus simple si nous pensons au sourd-muet, qui est susceptible de recevoir un discours par des signes visuels donnés au moyen des doigts, selon l'alphabet sourd-muet. Si le sourd-muet est fasciné par les jolies mains de son interlocuteur, il n'enregistrera pas le discours véhiculé par ces mains. Je dirais plus — ce qu'il enregistre, à savoir la succession de ces signes, leur opposition sans laquelle il n'y a pas de succession, peut-on dire qu'à proprement parler il le voit ? » (5) De même que dans le premier Séminaire, grâce à saint Augustin, il avait coupé le lien entre le *sensorium* de la voix et la question de l'échange des signes, il le coupe ici avec la vision, il ne considère pas finalement que « ça se voit ». Ça se perçoit au-delà de tout *sensorium*. On pourrait dire que c'est le corps dans toute sa surface qui est mobilisé. Le langage, dans son intention de signification, y fait impact. Aussi l'accent mis dans le film sur le jeu de tout le corps, de « la grammaire des corps » (6) comme le dit la linguiste Wendy Sandler, est très important.

Du signe déconnecté du sensorium *à l'instance de la lettre*

Si Lacan accentue la déconnexion du *sensorium* et du signe dans son Séminaire sur les psychoses, c'est que ce point est crucial pour sa doctrine de l'hallucination. Quand il déconnecte la voix ou le signe d'avec le *sensorium*, c'est pour séparer « l'instance de la lettre » de la *phonè* et de la vision. La voix aphonique de l'hallucination est une voix, mais ce n'est pas une *phonè*. C'est une voix plus proche du geste, ou de l'écriture, une écriture qui a lieu dans le corps. On comprend alors le fondement de la petite querelle avec Derrida pour savoir qui a le premier décollé le *gramme* de la *phonè*. Soulignons l'importance de ces rappels dans les premiers séminaires du rôle du langage des signes.

« Ce temps devrait paraître pourtant légitime à tout examen non prévenu de l'hallucination verbale, pour ce qu'elle n'est réductible, nous allons le voir, ni à un *sensorium* particulier, ni surtout à un *percipiens* en tant qu'il lui donnerait son unité. C'est une erreur en effet de la tenir pour auditive de sa nature, quand il est concevable à la limite qu'elle ne le soit à aucun degré (chez un sourd-muet par exemple, ou dans un registre quelconque non auditif d'épellement hallucinatoire), mais surtout à considérer que l'acte d'ouïr n'est pas le même, selon qu'il vise la cohérence de la chaîne verbale, nommément sa surdétermination à chaque instant par l'après-coup de sa séquence, comme aussi bien la suspension à chaque instant de sa valeur à l'avènement d'un sens toujours prêt à renvoi, — ou selon qu'il s'accommode dans la parole à la modulation sonore, à telle fin d'analyse acoustique : tonale ou phonétique, voire de puissance musicale. » (7)

N. Aviv — Ils sont sourds, mais pas muets. Ils sont *Sourds* uniquement. Avec un grand S. Eux le revendiquent – comme certains revendiquent d'être Juifs avec un grand J.

1 : Shea G., *The language of light : a History of silent voices*, Yale University Press, 2017.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, (1962-1963), Seuil, 2004, p. 317.

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Ecrits techniques de Freud* (1953-1954), Seuil, 1975, p. 277.

4 : *Ibid*., p. 280.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981, p. 154.

6 : Cf. *Grammar of the Body (GRAMBY) Interdisciplinary Research Project* mené par la linguiste américaine-israélienne Wendy Sandler (Université de Haifa) et financé par le Conseil européen de la recherche (Union Européenne).

7 : Lacan J., "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose" (1958), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 532-533.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 38

SUMARIO

Malestares en la civilización y "segregación" — *Santiago Castellanos*

LECTURAS

Nuevo lector — *Alicia Yacoi*

Malestares en la civilización y "Segregación"

Santiago Castellanos (Madrid)

Tras la larga noche del 8 de noviembre de 2016, Donald Trump fue elegido presidente de los Estados Unidos. La pregunta que nos podemos hacer es ¿cómo es posible que un discurso racista, xenófobo y misógino, que promueve el odio haya calado en más de sesenta millones de personas?

En Europa se calcula que han sido construidos más de 1.200 kilómetros de vallas y cercas antiinmigrantes desde 2015. Los migrantes que huyen de la guerra o de la miseria más absoluta, que buscan sobrevivir desesperadamente, se encuentran con que no se respetan las leyes internacionales de derechos humanos. El Mediterráneo se está convirtiendo en una gran fosa común que engulle a miles de personas que encuentran la muerte. Un gran cementerio submarino de seres humanos sin nombre.

La práctica del psicoanálisis, desde sus orígenes, es una fuente inagotable de información sobre la condición humana.

Freud escribe en 1915 el texto *Consideraciones sobre la guerra y la muerte* y se pregunta cómo es posible que las grandes naciones de raza blanca, señoras del mundo, a las que ha correspondido la dirección de la Humanidad no hayan podido resolver de otra manera, que no sea la guerra, sus diferencias y conflictos de intereses (1). La Primera Guerra Mundial no fue tan solo la más sangrienta y mortífera, también infringía todas las limitaciones a las que los pueblos se obligaron en tiempos de paz —el llamado derecho internacional—. Freud afirmará que, a

pesar de que la civilización y la cultura tendría que producir cierta pacificación y educación de los instintos más agresivos y primarios, "en realidad *no hay exterminio del mal"* (2).

En el texto *El malestar en la cultura,* enviado al editor una semana antes del 29 de octubre, el Martes Negro, en el que la Bolsa de Nueva York cayó en picado, y antes del inicio de la Gran Depresión (3), unos años antes del ascenso del fascismo en Europa, afirmará que a los que creen en los cuentos de hadas no les agrada oír hablar de la innata inclinación del hombre hacia la autodestrucción, la agresión y la crueldad (4). En una carta escrita a Arnold Zweig el 2 de diciembre de 1927 escribe que "en promedio, consideradas ya todas las cosas, los seres humanos son una gentuza miserable" (5).

Este planteamiento de que "la tendencia agresiva es una disposición innata y autónoma del ser humano" (6) será retomado por Lacan desde sus primeros escritos en las décadas de los años 30 y 40 del siglo pasado, en los que nos plantea que el sujeto se constituye a partir de las identificaciones imaginarias y simbólicas en una alienación que es la fuente de la génesis paranoica del yo: o yo o el otro.

En 1967, Lacan subrayará que en un mundo en el que los mercados son más globales lo que retornará es "la expansión cada vez más dura de los procesos de segregación" (7). De esta manera anticipa la deriva de nuestra época, que lleva las marcas del fracaso de los modos tradicionales de regulación del lazo social. Para Freud la función de la cultura en la civilización tendría el papel de contrapesar el instinto de destrucción y muerte frente al instinto de vida (8).

Era la esperanza de Freud, pero podríamos preguntarnos ¿qué ha pasado?, ¿hacia dónde vamos?, ¿en qué momento nos encontramos?

La crisis y la caída de los ideales y valores que ordenaban el lazo social han sido sustituidos por nuevos discursos en los que las identificaciones y nuevas identidades promueven el racismo y la segregación, el aislacionismo y el nacionalismo, el odio a lo "extranjero" o diferente. La creciente tendencia de los populismos xenófobos y neofascistas en Europa es una de las consecuencias de este discurso dominante. Y esto lo podemos afirmar sin ningún tipo de añoranza de épocas pasadas, porque el psicoanálisis no hace de ningún ideal la bandera de su orientación clínica, política y ética.

De la experiencia clínica del psicoanálisis aprendemos que la tensión entre Eros y Tánatos, propia de la condición humana, está determinada por los deseos inconscientes que se sitúan del lado de la vida y también del lado del odio y la autodestrucción.

En la experiencia de un análisis, el amor de transferencia permite introducir un cierto límite y barreras a la repetición y la pulsión de muerte. Se trata de la experiencia ética de un sujeto en singular que queda advertido de sus propios tormentos de los que podrá tomar, en el mejor de los casos, una distancia y darle una nueva dignidad a la vida. Una analizante hablaba en sesión, hace unos meses, de la iniciativa de un grupo de vecinos de su lugar de residencia que consistía en una masiva recogida de firmas en contra del Plan del Ayuntamiento de Madrid de construir viviendas sociales en la zona. Decía que era más fácil recoger firmas por ese motivo que para reclamar otras necesidades del barrio. El temor a que personas de otro estrato social e incluso migrantes se alojaran allí había despertado esta respuesta. Ella aclaraba que no había firmado, finalmente se orientaba por una posición ética que supone reconocer el derecho de los ciudadanos a vivir en condiciones dignas.

En este sentido, el discurso analítico navega a contracorriente de la tendencia de nuestra época. Bauman nos habla de la degradación líquida del amor y podríamos añadir que el actual discurso neoliberal convierte al ciudadano en una mercancía más que puede usarse al servicio de los intereses del mercado. El empuje a consumir es la otra cara de la moneda en que la que el

sujeto mismo es consumido, un objeto más que puede ser usado y desechable. El empuje a gozar sin regulación simbólica, propio del funcionamiento del discurso capitalista, del que Lacan escribirá su matema en Milán el 12 de mayo de 1972, nos conduce no a la rivalidad entre hermanos constitutiva del ser hablante, sino a una guerra de exterminio en la que el odio y la segregación son el producto del mismo. La pulsión segregativa encuentra de esta forma un modo de satisfacción. Para Lacan no se trata de un modelo o sistema económico concreto, sino del funcionamiento de un discurso que determina el lazo social y el goce que lo acompaña. Ni Freud, ni Lacan manifestaron el más mínimo entusiasmo por los modelos económicos de los viejos modelos del "socialismo real". Podemos añadir que ese funcionamiento, para que pudiera realizarse de forma completa, precisa de la anulación de la subjetividad y esa es una reducción imposible, porque siempre quedará un resto que será la fuente de diferentes formas de síntomas. Un resto inasimilable que el discurso capitalista, y el discurso neoliberal hegemónico, no puede eliminar.

Quiero terminar este comentario con el último párrafo que escribe Freud en *El malestar y la cultura,* en el que nos deja planteada una pregunta, dice: "A mi juicio el destino de la especie humana será decidido por la circunstancia de si el desarrollo cultural logrará hacer frente a las perturbaciones de la vida colectiva emanadas del instinto de agresión y autodestrucción (…) Nuestros contemporáneos han llegado a tal extremo en el dominio de las fuerzas elementales que con su ayuda les sería fácil exterminarse mutuamente hasta el último hombre (…) Sólo nos queda esperar que la otra de ambas "potencias celestes", el eterno Eros, despliegue sus fuerzas para vencer en la batalla que mantiene con su adversario igualmente inmortal" (9).

Dos años más tarde, cuando se publicó la segunda edición del libro en 1931, el partido nazi de Hitler acababa de obtener una sorprendente victoria para el Reichstag, con la que pasó de 12 a 107 diputados, y Freud añade una pregunta al texto: "Pero, ¿quién puede prever las perspectivas y el desenlace?" (10).

Ésta es la pregunta que nos seguimos haciendo. Ese desenlace no está escrito, pero se hace necesario tomar una posición ética en relación al mismo. El discurso analítico tiene desde esta perspectiva un carácter subversivo porque se orienta por una ética que defiende al sujeto y la civilización frente a las derivas mortíferas y autoritarias que nos pueden conducir a lo peor. Es esa nuestra aportación a la política y al estado de las cosas, aunque no seamos, siempre, portadores de buenas noticias.

1: Freud, S., "Consideraciones sobre la guerra y la muerte", en *Obras Completas,* Tomo II, Madrid, Biblioteca Nueva, 1973, p. 2102.
2: *Ibid.,* p. 2105.
3: Gay, P., *Vida y legado de un precursor, Freud,* Madrid, Paidós, 2010, p. 606.
4: Freud, S., "El malestar en la cultura", en *Obras Completas, op. cit.,* Tomo III, p. 3052.
5: Gay, Peter., *Vida y legado de un precursor, Freud, op. cit.,* p. 598.
6: Freud, S., "El malestar en la cultura", *op. cit.,* p. 3052
7: "Nuestro porvenir en los mercados comunes encontrará su contrapeso en la expansión cada vez más dura de los procesos de segregación" . Lacan, J., "Proposición de 9 de octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela", en Otros Escritos, Buenos Aires, Paidós, 2012, p. 276.
8: Freud, S., "El malestar en la cultura", *op. cit.,* p. 3053.
9: *Ibid.,* p. 3067.
10: Gay, P., *Vida y legado de un precursor, Freud, op. cit.,* p. 616.

Nuevo lector

Alicia Yacoi (Buenos Aires)

Un texto de Horkeimer y Adorno escrito en 1946-47 (1) sitúa efectos de discurso que nos interrogan en la actualidad.

Los autores afirman que la tesis sociológica acerca de que la pérdida de sostén en la religión, la diferenciación técnica y social, daría lugar a un caos, ha sido desmentida. Por el contrario la civilización que describen tiene como rasgo la semejanza: "Films, radio y semanarios constituyen un sistema".

Para los autores, "cada civilización de masas en un sistema de economía concentrada es idéntica", lo que brinda una ilusión de falsa identidad, avalada por "una armadura conceptual que justifica dicha concentración".

Lejos de ser un efecto enmascarado, parece que se obtiene mayor autoridad cuando se muestra con mayor brutalidad. Un ejemplo de ello es llamar a la cultura, industria.

La industria cultural

La igualación y producción en serie de la industria cultural ha implicado el sacrificio de la obra, ya que la lógica de la obra es "la de oponerse al sistema social" (1).

"La transfusión de todas las tendencias de la industria cultural a la carne y a la sangre del público se cumple a través del proceso social". Lo nuevo es cuidadosamente excluido, el espectador, lector no debe pensar con su propia cabeza.

En la actualidad, Américo Cristófalo, escritor, vicedecano de la Facultad de Filosofía y Letras de la UBA, sitúa que a partir de los años 70-80 surge una nueva industria editorial promovida por grandes cadenas de medios que desbaratan las viejas editoriales (2). El rendimiento económico inmediato trae como consecuencia la decisión de qué debe ser leído y publicado.

La producción de un Lector homogéneo conlleva una novedad en la lengua: la novela transparente. Un Nuevo Lector que no debe ser incomodado.

Un lector incompatible con el discurso analítico al que los textos no producen el efecto de ser atravesado por la lengua.

Qué es un lector?

Contrariamente a esta homogenización, Ricardo Piglia (3) sostiene que puede hacerse una clínica del arte de leer. El lector Borges que perdió la vista leyendo, el lector que distorsiona, el que practica el arte de la réplica, el adicto, el insomne.

Piglia, que ha leído a Lacan, dice que hay una relación entre la lectura y lo real y da como ejemplo de lector a Joyce.

Nos dice que podemos encontrar en él la materialidad del lector moderno, el que vive en un mundo de signos, " …las palabras se trasmutan,…leemos restos, trozos sueltos, fragmentos, la unidad del sentido es ilusoria" (3).

Joyce el lector

Enraizado al Nombre del Padre al mismo tiempo que lo hace inconsistir, Joyce hace de lo que le hace signo, el arte del saber hacer sin Otro.

No es un lector Robinson, allí donde no hay a qué agarrarse, él hace de sus soliloquios, lo inventivo que lo lleva a restablecer un vínculo social. Sus dichos son para el libro de Haines (4).

Sin Otro, pero restableciendo un lazo social, sin diluir lo real, Joyce sería la materialidad de lo que el lector lacaniano podría aportar a su época.

Pero recordemos aquello que Lacan subraya respecto a que lo distancia de la posición del analista: "Tiene de su arte *artegullo* hasta la saciedad" (5).

Para el lector lacaniano la castración de su orgullo, haría posible una lectura de la época en que le tocó vivir.

1: Horkeimer, M. y Adorno, T. W., *Dialéctica del Iluminismo,* Prólogo a la primera edición alemana.
2: Mesa de la Noche de FAPOL, del Observatorio de Legislación, Derechos, Subjetividades contemporáneas y Psicoanálisis. Responsable Guillermo Belaga, el 8.6.2017.
3: Piglia, Ricardo, *El último lector,* Madrid, Anagrama, 2005.
4: Joyce, J., *Ulises,* Barcelona, Bruguera, 1982. Ver el cap. 2 donde Haines, el compañero de Stephen, lleva un cuaderno con sus dichos.
5: Lacan, J., "Joyce el Síntoma", *Otros Escritos,* Buenos Aires, Paidós, 2012, pág. 592.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI